Yc 4-111 1865

PIERRE BAGNOLET,

ET

CLAUDE BAGNOLET

SON FILS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PAR M. DE V....

Fructus otti.

NAPOLI

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire,
rue Galande.

M. DCC. LXXXVI.

PERSONNAGES.

M. THOMAS, *Marchand de vin.*

Madame THOMAS.

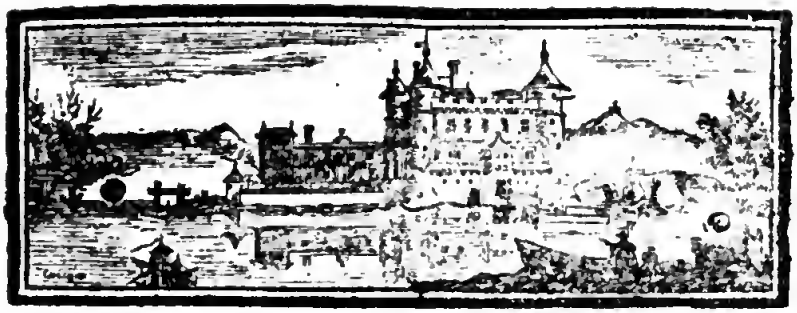
THÉRESE, *leur Fille.*

CŒUR-D'AMOUR, *Soldat.*

PIERRE BAGNOLET *Pere.*

CLAUDE BAGNOLET *Fils.*

La Scene eſt à Paris, chez M. Thomas.



PIERRE BAGNOLET,

ET

CLAUDE BAGNOLET

SON FILS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

THÉRESE *ſeule.*

UNe fille qui eſt à la veille d'épouſer celui qu'elle aime, eſt bien contente !... Mais quelle différence quand on veut exiger d'elle le ſacrifice de ſon penchant, & la forcer de s'unir à un homme qu'elle déteſte !

SCENE II.

THÉRESE, CŒUR-D'AMOUR.

CŒUR-D'AMOUR.

AH ! ma chere Théreſe, je te cherchois.

THÉRESE.

Vas, j'ai bien du chagrin.

CŒUR-D'AMOUR.

Et moi bien de l'humeur.

THÉRESE.

Monſieur Pierre Bagnolet & ſon fils ſont arrivés, mon pere renouvelle ſes perſécutions ; il m'a ſignifié ce matin que mon contrat avec lui ſeroit ſigné dès ce ſoir, & que je n'avois, bon gré mal gré, qu'à me diſpoſer à lui donner la main.

CŒUR-D'AMOUR.

Ton pere, ne m'en parle point : quel homme intéreſſé ! Je le quitte à l'inſtant. J'ai voulu tenter auprès de lui un dernier effort ; mais j'ai eu beau faire parler ſa tendreſſe pour toi, lui expoſer tes dégoûts pour le mari qu'il veut te donner, lui faire valoir enfin nos ſentimens réciproques, il a été ſourd à toutes mes prieres, je n'ai pu le fléchir. Mon rival eſt riche, & cette raiſon eſt trop puiſſante pour me flatter de le voir changer de réſolution.

THÉRESE.

Riche : eh ! le fût-il encore davantage, en ſerai-je plus heureuſe ? Un bien médiocre avec ce

qu'on aime, eſt bien préférable à de grandes richeſſes, s'il faut les partager avec quelqu'un qu'on ne peut ſouffrir; plus de fortune ſouvent n'ajoute point au bonheur.

CŒUR-D'AMOUR.

Que ne ſuis-je riche auſſi; mais je n'ai rien; voilà mon crime. Ton pere me reproche encore d'être ſoldat; il a même affecté de parler devant moi de mon métier, avec un dédain qui ne m'humilie pas, au moins. Sans doute, je le ſuis, & me fais gloire de l'être. Un ſoldat... Devroit-on jamais prononcer ce mot-là avec un air de mépris? Eh! qu'il ſçache que l'état qui conſiſte à ſacrifier ſa vie pour ſon Prince & pour ſon pays, honore toujours celui qui l'exerce.

THÉRESE.

Mon pere a beau faire, il ne m'empêchera jamais de t'aimer.

CŒUR-D'AMOUR.

Ta mere daignoit parler en ma faveur. Je l'ai laiſſé diſputer avec lui. Je n'eſpere plus qu'en elle; elle a toujours deſiré mon mariage avec toi; elle eſt femme, & femme jalouſe de ſon autorité. Puiſſe-t-elle s'obſtiner à ne point céder à ſon mari, & prendre à cœur d'achever ſon ouvrage!

THÉRESE.

Compte auſſi ſur moi; mon pere peut bien m'empêcher de te donner la main, mais il n'y a ni contraintes, ni violences qui puiſſent me faire accepter celle d'un autre. Quant à Monſieur Bagnolet, je lui ferai tant... tant de malhonnêtetés

pour le rebuter, qu'il ſera forcé à la fin de quitter la place, & de te laiſſer le champ libre.

CŒUR-D'AMOUR.

Cette conduite-là, ma chere Théreſe, pourroit aigrir ton pere encore plus. Il eſt entêté, tâchons de le ramener par la douceur, & d'obtenir du temps. Le moindre délai peut nous être favorable. Feins plutôt de bien recevoir ton Prétendu; ta mere m'en a fait le portrait le plus ridicule : s'il eſt vrai, je ne déſeſpere pas de lui jouer quelque tour qui nous en débarraſſe.

THÉRESE.

A l'égard de ça, quelque peu que ma mere l'ait flatté, il eſt encore plus ridicule & plus ſot que ſon portrait. Tiens, tu vas en juger, le voici lui-même.

SCENE III.

THÉRESE, CŒUR-D'AMOUR *derriere Théreſe*; CLAUDE BAGNOLET, *l'air niais, tenant un bouquet derriere ſon habit.*

CLAUDE BAGNOLET.

ENfin vous v'là, Mamſelle Théreſe; il y a une heure que j'vous charchons, ſans pouvoir tomber ſur vous.

CŒUR-D'AMOUR *à part.*

La belle chûte qu'il auroit fait là !

CLAUDE.

J'ai cru que vous vous cachiez.

THÉRESE *le contrefaiſant.*

Tout de bon, Monſieur Claude; en vérité, je ſuis bien fâchée de la peine.

CLAUDE.

Ah! il n'y a pas de quoi; comme dit c't'aute; charchez, vous trouverez. Auſſi, j'nous ſommes point rebuté. C'eſt que, dame, j'avons là un biau bouquet que j'vous demandons la parmiſſion d'vous préſenter.

THÉRESE *le contrefaiſant toujours.*

Dame, c'eſt bien galant à vous, Monſieur Claude.

CLAUDE.

Ah! pour galant, j'm'en vante, Tatigué, qui ne l'ſeroit pas à l'envers d'l'endroit d'une jolie créature comme vous, Mamſelle Théreſe?

CŒUR-D'AMOUR *toujours caché, à part.*

Il eſt connoiſſeur, Monſieur Claude.

CLAUDE.

Il eſt beau, au moins, mon bouquet. J'ons fait mettre des roſes, pour faire voir... pour faire voir... V'là-ti pas que j'ons oublié l'compliment que mon ch'pere m'a z'appris. Pour... pour... Que j'ſis donc bête, moi!

CŒUR-D'AMOUR *à part.*

Il ſe rend juſtice, au moins.

CLAUDE.

Ah! j'y ſuis. Pour faire voir que vous n'avez ni plus ni moins d'éclat qu'elles. Ces lys ſont pour entrer en maniere ed comparaiſon avec la biancheur d'votre teint; comme j'avons dit à la Bouquetiere que ç'étoit un bouquet d'noce, &

qu'elle a jugé à ma meine que j'étions l'marié ; elle y a bouté itout un paquet d'jonquilles. Je ne ſçais pas trop à quoi l'comparer.

CŒUR-D'AMOUR *ſe montrant.*

Eh ! ne voyez-vous pas que c'eſt pour vous qu'elle a mis ça. Cette couleur-là vous ira à merveille, Monſieur Claude.

CLAUDE *regardant Cœur-d'Amour d'un air étonné.*

Comment ! vous n'étiez pas ſeule, Mamſelle Théreſe ?

THÉRESE.

C'eſt tout comme, c'eſt mon couſin.

CLAUDE.

Ouais ! ça ne ſeroit-ti pas queuque couſin ed contrebaude ?

CŒUR-D'AMOUR.

Sans doute, c'eſt ma couſine. Je viens lui faire compliment de ce qu'elle va épouſer un auſſi joli garçon que vous.

CLAUDE.

Ah ! pour joli garçon, c'eſt bien vrai. Mon pere il eſt toujours émerveillé quand y me r'garde, & ma mere, qui étoit la plus belle d'not Village, m'diſoit toujours que j'étions un biau gât. J'ſis toute ſa reſſemblature.

CŒUR-D'AMOUR *le toiſant des yeux.*

Eh bien ! couſin futur, comment trouvez-vous la grande Ville ? C'eſt la premiere fois que vous y venez ?

CLAUDE.

Oh ! que ſi-fait ; j'la connoiſſions déjà. C'eſt-à-dire,

dire, quand j'dis que je la connoiſſions, c'eſt que j'y avons paſſé en revenant d'nourrice.

CŒUR-D'AMOUR.

Vous deviez faire un bel éleve. C'eſt un bien beau pays que Paris, il y a bien des choſes à y voir.

CLAUDE.

Auſſi j'ons déjà bien couru. J'y ferons encore plus d'un tour. C'eſt l'jour que nous ſommes arrivés, que j'avons vu queuque choſe d'bien curieux. Mon pere me menit à un expectacle qui étoit ſuperbe, admirable. Il y avoit des Princes, des Princeſſes qui veniont conter leurs malheurs en chantant; mais il falloit être bien fin pour deviner ce qui diſiont, car il y avoit ſous leurs nez, tout exprès pour empêcher d'les entendre, une bande d'enragés qui faiſiont avec d'z'inſtrumens un train... ah! un train... Y réuſſiſſiont bien. Il y en avoit un ſur-tout qui avoit une boîte deux fois groſſe comme li, & qui avoit une longue queue, qui faiſoit plus d'bruit à li tout ſeul que tous les autres enſemble.

THÉRESE *à part.*

Le ſot perſonnage!

CLAUDE.

Il vint par après des Bergers, des Bergères; qui danſiont pour les faire rire. J'ons vu auſſi des Déeſſes, qui, à ce que j'ai laiſſé dire, ne dédaignent point de s'familiariſer queuquefois avec ed z'humains. Mais l'plus drôle, c'étoit de voir une grande Sorciere, qui, d'un coup d'baguette, faiſoit ſortir de deſſous terre une vingtaine ed diables

qui gambadiont autour d'une jeune Princeſſe pour li faire peur. Heureuſement pour elle qui vint à paſſer par-là une Déeſſe qui s'promenoit dans un gros nuage, & qui la tirit d'embarras. Tout ça étoit bien biau. Je ſommes encore tout étonné d'tout ce que j'avons vu.

CŒUR D'AMOUR *bas à Thereſe.*

Je connois mon homme à préſent; je vais m'attacher à lui. Puiſſai-je le faire donner dans quelques panneaux. Attendons tout du hazard & de l'amour.

CLAUDE.

Ah ça, j'm'en vas vous quitter. J'allons trouver mon ch'pere, eh! puis faire encore queuques tours. Il y a tant d'curioſités à voir! J'aime à m'inſtruire, au moins.

CŒUR-D'AMOUR.

Eh bien! pays, je ſors avec vous; je vous accompagnerai.

CLAUDE.

D'tout mon cœur. Je ſerai bien-aiſe d'être avec queuqu'un qui connoiſſe Paris comme vous. Au revoir, Mamſelle Théreſe.

THÉRESE.

Adieu, Monſieur Claude.

CŒUR-D'AMOUR *bas à Thereſe.*

Laiſſe-moi faire, je vais lui faire voir du pays.

SCENE IV.

THÉRESE *ſeule.*

PUiſſe-t-il le mener ſi loin, que je n'entende plus parler de lui que ſi je ne l'avois jamais vu. Mais j'entends mon pere avec ma mere... Si je pouvois les écouter; voyons, cachons-nous de ce côté.

SCENE V.

M. THOMAS, Madame THOMAS.

M. THOMAS.

CONvenez, Madame Thomas, que vous êtes la plus obſtinée de toutes les femmes.

Madame THOMAS.

Avouez, Monſieur Thomas, que vous êtes le plus inſupportable de tous les hommes.

M. THOMAS.

Quelle idée auſſi de vouloir donner Théreſe à un aigréfin qui n'a ni ſol ni maille, & dont tout le mérite conſiſte à porter une cocarde & un habit blanc.

Madame THOMAS.

Parlez un peu mieux, s'il vous plaît, d'un homme tel que Monſieur Cœur-d'amour : il n'eſt pas riche, j'en conviens; il n'eſt encore que ſoldat, je le ſçais;

mais c'eſt un joli ſujet, qui va droit en beſogne, qui fera ſon chemin, & qui eſt protégé par une vieille Comteſſe qui lui veut du bien. Elle le fera Officier, voyez-vous; que ſçait-on, peut-être même Tambour-Major. Un pareil gendre nous fera beaucoup d'honneur.

M. THOMAS.

Fumée que cela; je ſonge au ſolide, moi. Moins d'honneur & plus de profit, c'eſt aujourd'hui la deviſe à la mode. Après tout, je ne vois pas que l'alliance de Monſieur Bagnolet ſoit moins honorable. Il eſt Procureur-Fiſcal, ſeul Avocat & Bailli de l'endroit; ſon fils, à lui ſeul, compoſera tout un Barreau, car ſon pere ſe défait en ſa faveur de toutes ſes Charges.

Madame THOMAS *avec vivacité.*

Eh! vive un Militaire, un défenſeur de la Patrie; on ne ſçauroit faire trop de bien à ces braves gens-là. J'aime mieux, voyez-vous, que ma fille épouſe un ſimple ſoldat, que tous les Procureurs-Fiſcals & les Baillis du monde.

M. THOMAS.

Mais le principal, ma femme, c'eſt qu'il a une ferme qui vaut au moins cent mille francs.

Madame THOMAS.

Eh! quand elle vaudroit encore davantage, j'aime mieux que Thereſe trouve un époux moins riche, & qui la rende heureuſe; c'eſt notre fille, nous n'avons qu'elle.

M. THOMAS.

Mais, ma femme, j'ai donné ma parole, le contrat eſt dreſſé.

Madame THOMAS.

Eh bien ! il faut retirer l'une & déchirer l'autre.

M. THOMAS.

Comment ! jouer un pareil tour à un ancien ami ! Je n'en ferai rien. Il a d'ailleurs un dédit de deux mille écus, & vous voyez...

Madame THOMAS.

Je vois, Monſieur, que c'eſt plutôt l'envie de me contrarier...

M. THOMAS.

Le mot eſt bon, contrarier. N'êtes-vous pas, vous-même, l'être le plus contrariant de la nature ? Juſques dans les moindres choſes, vous vous faites toujours un malin plaiſir de me contredire ; & la fin de tout cela, c'eſt toujours moi qui ai tort.

Madame THOMAS.

Aſſurément. Au reſte, tout ce qu'il vous plaira. Mais ma fille n'en épouſera jamais d'autre que Cœur-d'amour ; il me convient ; ma fille l'aime...

M. THOMAS.

Parbleu ! je le crois bien. Un chapeau ſur l'oreille, un habit écourté, une longue brette pendue au derriere, en faut-il davantage pour faire tourner la tête d'une fille ? Mais je ſçaurai bien la mettre à la raiſon, moi.

Madame THOMAS.

Oh ! elle ſera malgré vous Madame Cœur-d'amour.

M. THOMAS.

Elle ſera Madame Bagnolet, ou j'y perdrai la vie.

Madame THOMAS.

Il n'y auroit pas grand mal à cela.

M. THOMAS.

Voilà une bien méchante femme !

Madame THOMAS.

Tenez, Monſieur Thomas, je ſuis bonne, vous le ſçavez ; mais ſi vous me mettez en colere, je ne réponds pas de moi, voyez-vous. Je vais faire achever le contrat de Théreſe & de Cœur-d'amour. Nous verrons qui l'emportera de nous deux... nous verrons.

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

M. THOMAS, THÉRESE *à l'écart.*

M. THOMAS.

J'Ai cru qu'elle alloit m'étrangler. Qu'une bonne femme eſt donc une choſe rare ! La garde bien celui qui l'a. Qu'on eſt donc ſot de ſe marier ! Il y auroit bien moins d'embarras & plus de profit à travailler en ville, que de tenir boutique chez ſoi. (*Appercevant Théreſe.*) Qu'eſt-ce que tu fais là ? Tu m'écoutes, je crois ?

THÉRESE.

Moi ! mon pere ; demandez plutôt.

M. THOMAS.

Tu as l'air de me bouder. Tu voudrois me voir à cent lieues, je gage. Va, va, un jour tu me remercieras de t'avoir fait épouſer Monſieur Bagnolet.

THÉRESE.

Tenez, mon pere, c'eſt plus fort que moi; je ne pourrai jamais me décider à vous obéir.

M. THOMAS.

Mais, mon enfant, tu ſçais bien qu'il a au moins cent mille francs, & qu'on ne trouve point tous les jours à faire un ſi bon mariage.

THÉRESE.

Dites un bon marché, mon pere; l'amour ne ſe vend, ni ne s'achete. Auſſi depuis que l'intérêt ſeul décide des unions, faut-il s'étonner s'il y a tant de mauvais ménages & tant de femmes infidelles!

M. THOMAS.

Mais il n'y auroit qu'à te laiſſer écouter ton amour, il ſeroit bientôt éteint, & c'eſt alors que tu te repentirois d'avoir épouſé un homme qui ne pourroit te donner du pain.

THÉRESE.

J'eſpere ben n'en jamais manquer, mon pere. N'êtes-vous pas aſſez riche? Quand vous avez épouſé ma mere, elle n'avoit rien, vous avez connu alors la douce ſatisfaction de faire du bien à ce que vous aimiez; mon pere, laiſſez-moi à mon tour jouir de cette ſatisfaction-là. Sacrifierez-vous à un vil intérêt le bonheur de votre fille?

M. THOMAS.

Quand je te dis que je ſçais mieux ce qui te convient que toi. Monſieur Bagnolet eſt ton fait: d'ailleurs les choſes ſont trop avancées, il n'y a pas à reculer.

THÉRESE.

Mon pere, il eſt ſi laid!

M. THOMAS.

Eh ! un mari eſt toujours aſſez beau. Six mois après le mariage, mari beau ou laid, c'eſt égal ; on s'accoutume à la figure, c'eſt le cœur alors qui fait tout.

THÉRESE.

Il eſt ſi bête !

M. THOMAS.

Tant mieux ; ton ménage en ſera plus tranquille, tu ſeras la maîtreſſe ; un mari imbécille eſt ſi aiſé à mener !

THÉRESE.

Il a des yeux rouges & ſi petits, qu'à peine il y voit. Direz-vous encore que c'eſt tant mieux ?

M. THOMAS.

Eh ! mon enfant, ſans doute ; il en ſera moins clairvoyant. (*A part.*) Que de femmes dans Paris voudroient avoir un Quinze-vingt pour époux.

THÉRESE.

Vous avez beau dire, mon pere, je ſuis honnête fille ; mais je ne répondrai pas de moi, ſi vous me forcez d'épouſer ce vilain magot-là.

M. THOMAS.

Oh ! ceci ne me regarde pas ; ſi tu le mets au rang de la Communauté, ce ſera ſon affaire & point du tout la mienne. Je vais ſortir pour le contrat, plus de replique, je veux être obéi ; entends-tu bien, je le veux.

SCENE VII.

SCENE VII.

THÉRESE *ſeule.*

JE le veux, je le veux; c'eſt bentôt dit. Les peres ſont bien injuſtes; ils veulent toujours vous marier à leurs fantaiſies. Croyent-ils qu'on peut commander à ſon cœur, & aimer ou ne pas aimer à ſa volonté?

SCENE VIII.

THÉRESE, CŒUR-D'AMOUR.

CŒUR-D'AMOUR.

AH! ma chere Théreſe, il eſt dedans, je le tiens; je ne le lâcherai qu'à bonnes conditions. Mon amour m'a ſuggéré ma ruſe innocente, elle m'a réuſſi au-delà de mes eſpérances. Si Monſieur Thomas s'obſtine à ne pas vouloir de moi, je n'aurai pas du moins le chagrin de te voir la femme de Monſieur Bagnolet; j'y ai mis bon ordre, je t'en réponds.

THÉRESE.

Explique moi donc un peu comment... Mais j'entends mon pere. Retire-toi, qu'il ne nous trouve point enſemble.

CŒUR-D'AMOUR.

Je cours mettre la derniere main à mon expédition.

THÉRÈSE.

Et moi, je vais porter cette bonne nouvelle-là à ma mere.

(*Ils ſortent.*)

SCENE IX.

M. THOMAS, BAGNOLET *pere*.

BAGNOLET.

TEnez, Monſieur Thomas, j'ſis tout franc, moi; j'voyons bien la manigance de Madame Thomas. Votre fille n'aime pas mon fils, c'eſt clair; & ſi ce n'étoit pas notre ancienne amitié qui me retient, j'aurions déjà tout rompu.

M. THOMAS.

Allez, mon cher ami, ma parole eſt donnée; comptez deſſus; ma femme & ma fille ont beau ſe gendarmer, je ſçaurai bien leur faire voir que je ſuis le maître, & les forcer de faire ma volonté.

BAGNOLET.

Et voilà ce qu'il ne faut pas; quand on fait les choſes par contrainte, ça ne va jamais bian. J'voulons l'bonheur d'note fils, ça va ſans dire; mais ſi Mamſelle Théreſe l'épouſoit malgré elle, il ne ſeroit pas heureux, & j'en aurions ben du chagrin.

SCENE X.

THÉRESE, Madame THOMAS *arrivent à la fin du couplet de Bagnolet;* M. THOMAS, BAGNOLET pere.

THÉRESE.

AH! pour cela vous dites vrai. Je vous avoue que je n'aime, ni n'aimerai jamais votre fils, parce que j'en aime un autre; & que ſi mon pere me force à l'épouſer, je le rendrai le plus malheureux de tous les hommes.

BAGNOLET.

Eh bien! mon cher Monſieur Thomas, v'là-ti du poſitif?

M. THOMAS *en colere.*

Comment! tu es aſſez oſée pour parler devant moi de la ſorte?

Madame THOMAS.

Elle a raiſon; mon mari. J'aimerois mieux que Thereſe fût fille toute ſa vie, plutôt que de la voir mariée contre ſon inclination, & à qui encore? à un Payſan, un Laboureur; vraiment, ne faut-il pas être bien preſſé de faire une pareille alliance?

BAGNOLET.

Comment donc, un Payſan! Vous faites bien la renchérie, Madame la Bourgeoiſe d'Paris. Depuis quand rougiroit-on d's'allier à d'pareils gens? V'là comme l'orgueil avilit l'état le plus utile. Venez cheux nous, morgué, c'eſt là que vous

apprendrez à connoître, à reſpecter un Laboureur. Vous me verrez dès le point du jour à la tête d'une bande d'Ouvriers que j'faiſons vivre, & dont les bras laborieux m'aident dans les travaux pénibles qu'exige la terre, avant d'nous prodiguer ſes bienfaits. Vous me verrez le front couvert de ſueur, accablé de fatigue, occupé ſans ceſſe à pourvoir à la ſubſiſtance des habitans des Villes, qui ne ſçavent point apprécier l'homme eſtimable qui les nourrit. Tous ceux qui m'entourent, me chériſſont de tout leur cœur. Les vieillards, que l'âge & les infirmités mettent hors d'état de me rendre d'nouveaux ſervices, ſont par mes ſoins à l'abri de l'indigence; & quand ils me comblent de bénédictions, leurs petits-enfans, en me tendant les bras, ſemblent, par leurs careſſes, me remercier de mes bienfaits, & paroiſſent deſirer l'inſtant d'm'en récompenſer. V'là les gens que vous mépriſez, & qui ſont pourtant des êtres plus précieux à la ſociété, qu'un tas de riches fainéans dont l'exiſtence eſt inutile.

M. THOMAS.

Ajoutez que vous êtes Procureur Fiſcal & Baillif du lieu.

BAGNOLET.

C'n'eſt pas là ce qui m'rend plus recommandable. L'homme qui nourrit ſon ſemblable, doit paſſer devant ſtilà qui le juge.

Madame THOMAS.

Eh! mon Dieu, ſoyez tout ce que vous voudrez; mais, je vous le répete encore, ma fille ne vous ſera jamais de rien.

M. THOMAS.

Il faut être bien coëffée pour refuſer un ſi bon parti ; cent mille francs !

BAGNOLET.

Et bien acquis, encore ; il n'y a pas un ſol qui ne ſoit le fruit du travail & de la peine. Il y a bien d'gros Financiers, qui s'eſtiment bien au-deſſus d'un ſimple Payſan, qui n'en diroient pas autant. Eh ! puis, tenez, ſi mon alliance vous déplaît, Madame Thomas, j'ne vous preſſerons point davantage, il n'y aura rian d'fait ; je rendrai votre parole, Monſieur Thomas, vous m'rendrez la mienne.

M. THOMAS.

Mais, mon cher ami, comptez ſur moi.

BAGNOLET.

Eh ! non, vous dis-je ; v'là comme j'ſis, je ne veux rien d'force. J'vas trouver mon fils. Si vote fille s'obſtine toujours à n'en pas vouloir, je chercherons queuqu'un qui lui convienne mieux, & qui faſſe plus de cas ed nous.

M. THOMAS.

Ecoutez-moi donc.

BAGNOLET.

Eh ! non ; c'eſt mon dernier mot. Je me croirois à mon tour humilié, que note fils entrît dans une famille qui ſeroit honteuſe d'nous ; eh ! morgué, je n'ſommes pas fait pour ça.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

THÉRESE, M. THOMAS, Madame THOMAS.

M. THOMAS.

VOus triomphez, Madame Thomas; je vois bien vos intentions; vous voulez, à force de mauvais procédés, contraindre Monſieur Bagnolet à rompre entiérement avec moi; mais vous n'y gagnerez rien. Si votre Soldat s'aviſe de mettre les pieds ici, il trouvera à qui parler. Je ſuis d'une colere! Refuſer cent mille francs, un parti que je ménageois depuis ſi long-temps!

Madame THOMAS.

Mais, je ne vous ai jamais vu l'ame ſi mercénaire, Monſieur Thomas; ma fille ſera toujours plus riche que nous n'étions quand nous nous ſommes mariés, car votre fortune a bien proſpéré depuis; eh bien! n'avons-nous pas toujours bien vécu?

M. THOMAS.

C'eſt bien différent; les temps ſont bien changés. Les femmes d'aprèſent ont tant de beſoins qu'elles ne connoiſſoient point autrefois; votre luxe & vos folies ſont à un tel point, qu'on n'a plus d'égards aux convenances du cœur, & que c'eſt l'argent ſeul qui fait aujourd'hui les contrats.

SCENE XII.

Les Précédens, CLAUDE BAGNOLET *en habit de Soldat, une cocarde au chapeau.*

(*Madame Thomas & Thérèſe éclatent de rire en le voyant entrer.*)

CLAUDE.

MOn Dieu, queu chien d'pays! queu trahiſon! Oui, riez bian. Morgué! que j'ſommes malheureux d'être venu ici!

M. THOMAS.

Eh! qui t'a arrangé comme cela?

CLAUDE.

Eh! c'eſt vot maudit couſin d'Soldat, Mamſelle Théreſe.

M. THOMAS.

Son couſin! Il y a quelque choſe là-deſſous. Explique-moi un peu cela, mon enfant.

CLAUDE.

Sans doute; quand j'vins apporter un bouquet à Mamſelle Théreſe, il y avoit avec elle un Soldat qui s'diſit ſon couſin, & qui m'offrit, comme j'voulois m'promener un peu dans Paris, ed m'accompagner, pour me montrer ce qu'il y avoit de beau à voir; moi, d'li dire de bonne foi que je l'voulions bien. Il me menit du côté d'un grand pont, où il y a un d'nos bons Rois qui eſt à califourchon ſur un grand cheval.

M. THOMAS.

Le Pont neuf.

CLAUDE.

Juſtement, l'Pont neuf. Il rencontrit là d'ſes camarades, qui lui propoſerent bouteille & à moi auſſi; j'nons jamais reculé pour ça. Nous entrons dans un cabaret; nous voilà à boire & à rire. L'un d'eux propoſe d'boire à la ſanté du Roi & du biau rejetton qui nous a baillé & qui nous a tous rendus ſi aiſe, comme tous bons Français j'toppons à ça d'bon cœur; un autre dit qu'il falloit faire une maniere d'écriture, où il auroit la ſignifiance de ce que nous venions d'faire, afin d'l'envoyer au Roi pour qu'il l'ſçache, parce qu'il eſt auſſi ſenſible aux témoignages d'reſpect & de reconnoiſſance d'ſes moindres ſujets que d'ſes plus gros; j'donnons là-dedans, c'étoit bien naturel; y ſignons tous & moi à mon tour. J'n'eus pas plutôt fini que v'là-ti pas, l'un qui met une cocarde à mon chapeau, l'autre qui déplie c't'habit-là qui étoit caché dans un coin, & qui m'force d'ôter mon bel habit ed dràp & d'endoſſer... ce vilain-là... Mais, Meſſieurs, queuque ça ſignifie, je n'veux pas m'engager, moi; je ſommes venus à Paris pour nous marier, v'là tout: d'ailleurs je ſommes ſi poltron, que je n'oſons point ſortir le ſoir dans note jardin, crainte des revenans. Je parlions à des ſourds; ces enragés-là, votre couſin tout l'premier, n'ont rien voulu entendre, & y m'ont dit, en m'quittant, que ſi j'm'aviſois d'ôter ſt'habit-là, mon affaire ſeroit bientôt faite.

M. THOMAS.

M. THOMAS.

Mon ami, il faut porter plainte, c'eſt un attentat affreux.

CLAUDE.

Ah ! oui, plainte ; je ſommes ben avancé d'l'avoir fait. Comme j'étions dans la rue à compter notre aventure, un queuqu'un qui étoit là ému ed componction, me conſeillit d'aller tout dret cheux un Commiſſaire. Quand je fus chez lui, j'voulis tout d'abord li conter ma chance ; mais lui, ſans plus m'écouter, il commença par s'emparer d'mon bel habit ed drap qu'il appercevit ſous mon bras, en m'diſant de r'paſſer un autre jour qu'il éclairciroit mon affaire ; moi, d'li dire : mais, Monſieur l'Commiſſaire, vous n'perdez pas la tête, vous commencez toujours par prendre ; je voulions ravoir not' paquet, mais y m'fit mettre à la porte ſans plus d'raiſon. Mon Dieu, queuque va donc dire, mon ch'pere, quand y va m'voir comme ça ! Que j'avons été mal aviſé de venir ici !

Madame THOMAS.

Vous auriez auſſi-bien fait de reſter dans votre Village, Monſieur Claude.

CLAUDE.

Sûrement ; car auſſi-bien j'voyons bien que Mamſelle Théreſe n'm'aime pas, qu'elle eſt cauſe du tour qu'on m'a joué, & que je ne ſerions pas plutôt marié avec elle, qu'elle me feroit... enrager.

THÉRESE.

Oh ! pour ça, je vous en réponds d'avance, Monſieur Claude.

CLAUDE.

Eh bien ! tout coup vaille ; ſi vous n'voulez pas d'moi, j'voulons pas d'vous non plus. J'aimerions mieux rejoindre l'Régiment, voyez-vous.

SCENE XIII.

Les Précédens, CŒUR-D'AMOUR.

M. THOMAS *le voyant entrer.*

COmment ! malheureux, tu oſes paroître ici !

CŒUR-D'AMOUR.

Doucement, papa. Je viens ici par ordre de notre Capitaine, pour ſignifier ce petit mot d'écrit à ce grand garçon que voilà. (*Il lit.*) « Il eſt or-» donné au nommé Claude, & bien Claude Ba-» gnolet, Bagnolet, Soldat dans le Régiment, de » ſe trouver demain de grand matin au rendez-» vous ci-indiqué, pour partir avec les Recrues. »

CLAUDE.

Oui, comptez là-deſſus ; j'nous ſauverions plutôt.

CŒUR-D'AMOUR.

Ne vous aviſez point de cela, camarade ; ſçavez-vous bien ce que nous faiſons pour faire reſter en place ceux qui ont le pied poudreux ? Nous leur logeons dans la tête une petite doſe de plomb, & ils ne bougent plus.

CLAUDE.

Mais, Monſieur l'Soldat, n'y auroit-y pas une maniere d'accommodement ?

CŒUR-D'AMOUR.

Oh ! ſi fait. Comme, par exemple, de renoncer

à Mamſelle Thereſe, & de me donner deux cens louis pour votre dégagement ; mais décidez-vous promptement. Si notre Capitaine vous voyoit, il ne lâcheroit pas pour le double... Un joli garçon comme ça...

CLAUDE.

J'vous accordons bian votre premiere propoſition, car auſſi-bien j'voyons clairement qui nous en faudra toujours venir là ; mais pour la ſeconde, Monſieur l'Soldat, vous n'y penſez pas : deux cens louis ! Je n'les valons pas.

CŒUR-D'AMOUR.

En ce cas, demain de grand matin.

CLAUDE.

Ah ! c'eſt donc comme ça ; eh bien ! j'm'en vas chercher mon ch'pere, vous trouverez à qui parler.

(*Il ſort.*)

SCENE XIV.

M. THOMAS, Madame THOMAS, THÉRESE, CŒUR-D'AMOUR.

M. THOMAS.

Y A-t-il de la conſcience de demander une pareille ſomme, ſur-tout après avoir trompé la bonne foi de ce pauvre garçon ?

CŒUR-D'AMOUR.

Parlons paiſiblement, papa ; j'aime Thereſe ; elle m'aime ; vous ſeul me la refuſez. L'envie de

l'obtenir & d'éloigner mon rival, m'a fait avoir recours à ce petit ſtratagême. Si ſon ch'pere conſent à donner les deux cens louis, ils me ſerviront de dot.

M. THOMAS.

Bel dot, vraiment, auprès de ce que Monſieur Bagnolet doit donner à ſon fils !

CŒUR-D'AMOUR.

Dans des mains laborieuſes ça fructifiera. Je quitterai le ſervice ; vous nous donnerez votre boutique, il eſt temps que vous vous repoſiez.

Madame THOMAS.

Allons, Monſieur Thomas, conſentez à leur bonheur. Il ne faut pas tous les biens du monde pour être content.

CŒUR-D'AMOUR.

Sans doute ; & puis, laiſſez-nous faire, avec le temps nous nous enrichirons. Vous-même, Monſieur Thomas, ſi vous n'aviez pas eu le ſecret de faire ſortir dans une année, de votre cave, plus de pieces de vins qu'il n'en entroit dans trois, ſeriez-vous aujourd'hui ſi à votre aiſe ?

M. THOMAS.

Parbleu ! voilà une penſée qui me réconcilie avec toi. Je vois bien que tu es un garçon entendu ; voilà qui eſt réſolu, je te donne ma fille, fauf même à payer le dédit.

THÉRESE *embraſſant ſon pere.*

Mon pere, que je vous remercie !

CŒUR-D'AMOUR.

Ah ! Monſieur Thomas, je vous dois mon bonheur.

Madame THOMAS.

Je vous promets, mon mari, de faire dorénavant toutes vos volontés.

M. THOMAS.

Ça, ma femme, ne vous engagez à rien; car je gagerois qu'à la premiere occaſion vous oublieriez votre promeſſe.

SCENE XV & derniere.

Les Précédens, BAGNOLET pere, BAGNOLET fils.

BAGNOLET.

C'Eſt donc vous, Monſieur l'Soldat, qui engagez les gens maugré eux? C'eſt bian parfide à vous, morgué! Eſt-ce qui doit être parmis d'faire uſage d'la preſſe cheux nous pour avoir des Soldats? Les Français haïſſons la contrainte: s'ils ſervent, c'eſt d'bonne volonté. Nos Rois ont-ils jamais manqué d'bras pour les défendre?

CŒUR-D'AMOUR.

Votre fils eſt enrôlé, voici ſon engagement en bonne forme: deux cens louis, ſi vous voulez que je vous le rende, ſinon demain en route au point du jour.

BAGNOLET.

C'eſt le tour d'un malhonnête homme de vouloir...

CŒUR-D'AMOUR *l'interrompant, & mettant la main à ſon ſabre.*

Malheureux, ſi je n'étois ici, je t'apprendrois à me manquer.

BAGNOLET.

Vous feriez-là une belle action. Allez, je n'vous craignons point. Celui qui menace ſon ſemblable qu'il voit ſans défenſe, ſeroit bien peu dangereux s'il lui voyoit dans les mains de quoi lui répondre.

CŒUR D'AMOUR.

Mais, il raiſonne encore; il ſied bien à un payſan...

BAGNOLET.

Un payſan... A l'autre. Je n'ſommes ni fier, ni vaniteux; mais apprenez, Monſieur l'Soldat, que j'pouvons valoir mieux que vous. (*En regardant Madame Bagnolet.*) Le Marchand enrichit l'Etat, le Soldat le défend; mais c'eſt le payſan qui les nourrit tous deux. Au reſte, je n'aimons point la diſpute; v'là deux cens louis dans ſte bourſe, j'vous les donnons, puiſqu'y faut en paſſer par là.

CŒUR D'AMOUR.

Et moi, je vous les rends. Cet argent ſeroit le fruit d'une ruſe que l'amour peut excuſer. (*Déchirant l'engagement.*) Je rougirois de l'accepter.

CLAUDE *déchirant ſa cocarde.*

Queu bonheur! me v'là déſenrôlé.

BAGNOLET.

Eh bien! morgué, v'là qu'eſt ben penſé, ça. J'avions peine à voir qu'un homme qui ſert ſon Roi fût capable d'faire une pareille baſſeſſe.

M. THOMAS.

Et ta dot, donc?

CŒUR-D'AMOUR.

Ah! Monſieur Thomas, que ce léger ſacrifice ne change point vos diſpoſitions; ſi je n'ai rien,

je ſçaurai, par un travail aſſidu, réparer les torts de la fortune.

BAGNOLET.

C'eſt à-dire, Monſieur Thomas, que vous me manquez d'parole.

M. THOMAS *en balbutiant.*

Il eſt vrai que ma femme... & ma fille... me déterminent... à prendre d'autres... arrangemens.

BAGNOLET.

Je vous entends... Vous payerez donc l'dédit?

M. THOMAS.

D'accord.

BAGNOLET.

Eh ben! j'n'en voulons pus, nous. Une bonne action, dont on eſt témoin, donne l'envie d'en faire une autre. Donnez votre fille à ce Soldat; il eſt tout naturel que ſtilà qu'elle aime ait la préférence ſur ſtilà qu'elle n'aime pas. De ſte façon là, nous ſerons tous contens.

FIN.